

YOURCENAR ET PROUST : ENTRE L'IMAGINAIRE ET LA CRITIQUE

par Stéphane CHAUDIER
(Université Jean Monnet, Saint-Étienne)

*J'espère bien n'avoir jamais
à entreprendre un travail sur Proust (L, p. 299)*

La chronologie est ainsi faite : bien que nés l'un en 1869, l'autre en 1871, Gide est plus contemporain de Yourcenar que Proust ne le fut jamais¹. Mort en 1951, le premier pèse de tout le poids de sa longue existence sur la carrière de la femme de lettres. Le titre de son premier roman, paru en 1929, *Alexis ou le Traité du vain combat*, rend un son très gidien : « [...] il s'agissait », explique Yourcenar, « d'un récit "à la française", et [...] ce genre de récit, pour nous, à cette époque, c'était Gide. On pensait toujours à lui dans ce cas-là². » En 1952, pour faire accepter à Gaston Gallimard son *Kavafis*, Yourcenar fait appel au jugement favorable de son prestigieux aîné : « [...] je lisais hier l'étonnant article de Marguerite Yourcenar sur l'étonnant poète Kavafis », écrivait en effet Gide dans son *Journal*. (*HZ*, p. 186 et la note 2). Même s'il ne s'y réduit pas, le nom de Gide pour Yourcenar reste associé à la stratégie éditoriale, à cette arrière-cour de la littérature. Dans *Paludes* ou les *Caves*, Yourcenar ne voit que jeu de lettré, déconstruction sans grande portée ; d'où ce jugement déjà sévère qu'en 1962, elle confie à Schlumberger : « ce qui, je crois, d'abord, a détaché partiellement de lui certains lecteurs, c'était de s'apercevoir combien il était resté presque étroitement homme de lettres » (*HZ*, p. 166). La littérature comme pratique cléricale, telle serait la limite de Gide. Voilà qui explique sans doute la sentence lapidaire de 1986-1987 : « je n'ai jamais beaucoup aimé Gide » (*PV*, p. 365 et la note 2). Pour Proust, rien de tel. On est d'emblée en plein imaginaire.

¹ Sur Gide et Yourcenar, voir C. ALLAMAND, « Yourcenar et Gide : paternité ou parricide ? », *Bulletin n° 18 de la SIEY*, décembre 1997. Sur Proust et Yourcenar, voir P. OPPICI, « Marguerite Yourcenar lectrice de Proust », *Bulletin de la SIEY n° 11*, 1993.

² *Les Yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980, repris en Livre de Poche, p. 64.

« – Et Proust, quand l'avez-vous découvert ? – Peu de temps après sa mort [1922] ; je devais avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Mais là mon père ne me suivait plus. [...] Proust, pour lui, c'était l'incompréhensible » (YO, p. 48). Admirons ce prédicat : non pas un simple caractérisant, qui se contenterait de marquer les limites du père, mais un substantif plein, « l'incompréhensible », qui signale en Yourcenar la conscience d'un territoire, d'une culture propres. C'est par la lecture de Proust que Marguerite naît à la littérature d'un siècle qui n'est déjà plus celui de son père. Dans le *Labyrinthe du monde*, la boucle, si l'on peut dire, se referme. Michel y apparaît comme un personnage proustien, partageant la vie oisive des créatures fictives de *La Recherche*. Dans l'œuvre de sa fille, ce père admirable revit en partie grâce au roman que, par son « refus » (YO, p. 48), il lui avait abandonné. La mémoire des êtres et des textes s'interpénètre dans un jeu où la piété filiale rencontre la conscience esthétique.

« Marguerite Yourcenar lectrice de Proust » : comment ne pas souscrire à cette formule ? Dans sa limpide évidence, elle dissimule pourtant le jeu complexe et peut-être opaque des circonstances ou des prédilections grâce auquel un écrivain advient à lui-même. Assurément, Proust fut l'un de ces « conducteurs » d'identité. Au fil des réflexions qui émaillent sa correspondance et ses entretiens se construit un imaginaire (c'est-à-dire une collection vivante d'images) dont l'objet propre est un rapport entre deux écrivains : Proust et Yourcenar³. Il ne s'agit pas seulement pour elle de marquer des dettes et des différences. Au-delà des exercices obligés que sont l'admiration, la distance, au-delà même de la psychologie des influences – on voudrait et l'on craint de ressembler au modèle qu'on se choisit –, Yourcenar a essayé de cerner ce qui faisait de ses lectures de Proust une véritable aventure individuelle, à la fois intellectuelle, spirituelle et existentielle. Liée aux genres de la correspondance intime et de l'entretien familial, cette part de subjectivité revendiquée et de spontanéité soigneusement dosée situe la parole critique au plus près de l'imaginaire. Mais que faut-il entendre par ce mot ?

« Ce qui m'appartient en propre, c'est *mon* imaginaire, c'est *ma* fantasmatique : d'où ce livre », écrit Barthes à propos de son *Roland*

³ Dans le cadre de cet article, je limite mon corpus aux trois textes publiés dans la rubrique « Correspondance et entretiens » de la liste des Œuvres de Marguerite Yourcenar publiées par Gallimard, soit : *Lettres à ses amis et quelques autres*, *D'Hadrien à Zénon*, et *Portrait d'une voix*. Quoique leur conservation ou leur publication aient fait l'objet d'un contrôle rigoureux, ces textes n'ont pas un statut auctorial comparable à celui des *Essais* publiés par Yourcenar en son seul et propre nom.